

respecter l'ordre et d'assurer la liberté de la voie publique.

M. Vaillant a signalé l'incident du pavillon d'Armenonville. Il a dit que c'était une manifestation de la police. Or, il est démontré que cet incident a eu pour point de départ une contestation entre les consommateurs et les gens du café. Les agents sont intervenus pour y mettre fin et dans la bagarre trois d'entre eux ont été blessés. (Interruptions à l'extrême gauche.)

Un membre de l'extrême gauche. — C'est bien fait. (Bruit sur un grand nombre de bancs. — A l'ordre.)

M. le président. — Je rappelle à l'ordre l'auteur de cette interruption. (Très bien ! très bien ! au centre, à droite et sur divers bancs à gauche.)

Je suis convaincu qu'il n'a pas compris ce qui a été dit à la tribune, autrement je devrais appliquer une peine plus sévère.

Voix à droite. — La censure !

M. le président. — Le règlement ne permet d'appliquer la censure que pour la protection des membres du Parlement, du gouvernement. La conscience publique fera justice de l'interruption. (Applaudissements.)

M. Renou. — Je demande la parole.

M. le président du Conseil. — A l'angle des rues Montmartre et Réaumur, se sont produits des faits que M. Vaillant a expliqués à sa manière : il y a eu une agression, une provocation de la part de la police.

Vers sept heures du soir, une grande agglomération de public s'était produite devant le café Dartois. Les agents invitaient le public à circuler. A ce moment, de l'intérieur du café, des verres sont lancés sur eux. (Interruption à l'extrême gauche.)

Voix à l'extrême gauche. — C'est faux.

M. le président du Conseil. — Je parle d'après un rapport de M. le préfet de police, en qui j'ai toute confiance. (Nouveau bruit à l'extrême gauche.)

M. Jules-Louis Breton (Cher). — Il n'y était pas.

M. le président du Conseil. — De certaines croisées, on a lancé des clichés d'imprimerie en plomb. Plusieurs agents ont été blessés.

Les hommes contre lesquels vous protestez, dans cette bagarre ont été les victimes. Vous soupçonnez les agents d'être hostiles à la République. (Interruptions.)

M. Razimbaud. — Vos agents ont arrêté ceux qui criaient : « Vive Loubet ! Vive la République ! » (Applaudissements à l'extrême gauche.)

Le président du Conseil, très calme, répond sur un ton qui ne trahit aucune espèce d'inquiétude que, dans la soirée, plus de quarante personnes ont été arrêtées pour avoir crié : « A bas la République ! A bas Loubet ! » et en finissant son discours, il proclame que la police et l'armée ont bien mérité de la République.

Peu à peu les têtes se montent et l'affaire se corse ; mais il ne paraît pas que le cabinet soit en péril. M. Clovis Hugues succède à M. Dupuy et raconte les incidents dont il a été témoin, auxquels il a même participé, avec une bonhomie humoristique qui, en apparence au moins, contribue encore à détendre les âmes.

M. Clovis Hugues. — M. le président du Conseil a dit que nous avions eu hier une fête républicaine. Je m'associe à ces paroles, mais quand il nous dit qu'il y a eu des erreurs de détail, je puis ajouter qu'il y a eu des coups en gros. (On rit.)

Toutes les fois que nous allons nous plaindre au préfet de police des brutalités policières, il répond : « Voulez-vous que nous choisissons nos agents parmi les bacheliers ? » (On rit.)

Ce que nous voudrions, c'est qu'ils se conduisent, non en bacheliers, mais autrement qu'en bêtes féroces. (Mouvements divers.)

Hier, j'étais allé au bois de Boulogne après avoir donné rendez-vous à mes électeurs. (Ah ! ah ! au centre.)

Si l'on peut s'étonner de quelque chose, c'est de voir que nous, les républicains à pied, nous défendons la République des républicains en voiture. (Très bien ! très bien ! sur divers bancs.)

Quand il s'agit de crier : « Vive quelqu'un ! » je me fais toujours un peu tirer l'oreille. (On rit.) J'ai beaucoup d'estime pour M. Loubet, Président de la République, mais c'est la première fois que je crie : « Vive M. Loubet ! » (On rit.) Et il faut que nous ayons donné, nous socialistes révolutionnaires, une signification spéciale à certains cris, pour que nous soyons arrivés à crier : « Vive M. Loubet ! » (Exclamations et rires sur divers bancs.)

Je reviens à mes montons enragés, je veux dire aux agents de police. (On rit.)

J'étais arrivé sur un coin de la pelouse, devant la cascade, où j'avais trouvé mes camarades, pas tous les électeurs de la Villette — ils sont tellement travaillés par les royalistes ! — mais enfin, j'étais là, comme Léonidas, avec trois cents socialistes, moins la gloire, mais la gloire nous a nous attaqués. (Applaudissements à gauche.)

Ici, l'orateur trouve un joli mot qui égaie tout son auditoire. On avait arrêté un jeune homme de seize ou dix-sept ans, et s'étant mis en tête de le faire relâcher, il cherchait, sans le trouver, ce parquet ambulatoire qui devait fonctionner dans les environs de la pelouse : « Je pensais aller vers les juges d'instruction, car on nous avait annoncé qu'ils siégeaient sur la place, et qu'il y avait, à Longchamps, une roulotte de magistrats... »

Cette roulotte a été le grand succès de la journée.

M. Clovis Hugues. — Je cherchais la roulotte : je ne vis que la voiture cellulaire ; mais les magistrats n'étaient pas encore dedans. (Nouveaux rires.)

Dans la voiture cellulaire se trouvaient déjà une foule de personnes ; on y emplit mon jeune homme ; il s'y trouvait aussi un petit « coiffeur blanc » ; il était gentil, ce petit coiffeur blanc. (On rit.)

Il avait crié un peu : « Vive le roi ! » Il était excusable ; je le crois presque quand j'avais son âge.

Voix à droite. — Cela vous reviendra. (Rires.)

M. Clovis Hugues. — J'arrive à l'incident d'Armenonville.

Nous nous étions arrêtés en revenant, ma petite troupe et moi, chez un modeste marchand de vins ; nous prenions l'apéritif, quand on nous annonce qu'on se massacre à Armenonville. Nous nous dirigeons vers le pavillon avec prudence ; nous ne voulons pas nous en mêler ; mais nous ne voulons pas être massacrés.

M. le général Jaquety. — Surtout.

M. Clovis Hugues. — Là, j'assistais à une véritable pluie de projectiles. Les républicains menacés veulent se précipiter dans l'intérieur de l'établissement. Un homme, le président de mon Comité électoral — il a une spécialité, il est fabricant de cannes — se met en travers de la porte et empêche la foule de pénétrer dans le café où il y avait des femmes, des enfants, des jeunes filles. Pas un républicain n'a passé outre. (Applaudissements.)

On bat des mains. Après M. Clovis Hugues, vient M. Renou, qui accuse M. Dupuy d'être le continuateur de l'Empire et qui déclare que la police ne peut pas être républicaine. « Il faut la remettre aux mains des citoyens ! » Ignore si les citoyens se trouveraient suffisamment protégés par cette nouvelle garde nationale ; mais il est certain que M. Renou, député socialiste de Paris, a la plus abso-

lue confiance en elle. M. Charles Bos partage cette opinion et désigne clairement le ministère à la vindicte de la Chambre.

Dès ce moment, on s'était dit, de part et d'autre, tout ce qu'on avait à se dire, et l'engagement dégénérait en mêlée confuse, sans que les choses prissent une tournure positivement mauvaise pour le cabinet. Sur plusieurs bancs, on demandait la clôture. M. Millevoye s'y oppose, et elle n'est pas prononcée ; mais une lassitude générale s'est emparée des combattants et ceux-ci en sont réduits à s'écarter au milieu d'un vacarme infernal. M. Jules-Louis Breton récrimine violemment, du haut de la tribune, contre la brutalité et surtout contre la partialité des agents, mais il ne réussit guère à se faire entendre. On devine qu'il reproche à la police de M. Dupuy de pratiquer le système des compensations et d'être à bascule comme son gouvernement.

Enfin la clôture est prononcée, et M. le président Paul Deschanel annonce à la Chambre qu'il a reçu trois ordres du jour ; le premier, de M. Vaillant ; le second, de MM. Saumande et Charriery ; le troisième de MM. Dulau et Thiery.

Il va sans dire que celui de M. Vaillant contient un blâme direct à l'adresse du gouvernement. Celui de M. Saumande n'est autre que l'ordre du jour de confiance usité en pareil cas : « La Chambre, approuvant les déclarations du gouvernement, etc... » quant à celui de M. Dulau, ses auteurs se refusent à blâmer la police « qui a fait son devoir en obéissant à ses instructions » ; mais sous ces fleurs, le serpent est caché. Si l'on ne blâme pas la police, on blâme le gouvernement.

Qui dit M. Dulau dit M. Méline, et déjà, sur tous les bancs de la Chambre, on dit : « L'ordre du jour Méline » et non l'ordre du jour Dulau.

Quelques députés très malins, et plus partisans du coup de Jarnac que de l'attaque directe, demandent l'ordre du jour pur et simple qui a toujours la priorité ; mais M. Dupuy se lève et déclare avec une énergie très agréable à ses adversaires que, dans les circonstances actuelles, il ne peut accepter un ordre du jour de confiance, autrement dit le texte de MM. Saumande et Charriery.

M. le président du Conseil. — La Chambre ne sera pas étonnée que, dans cette question, il soit impossible au gouvernement d'accepter l'ordre du jour pur et simple.

Le gouvernement demande à la Chambre de voter l'ordre du jour de confiance qui lui est présenté par M. Saumande et ses collègues.

C'est en se comptant sur cet ordre du jour que l'on peut donner son sentiment sur la situation.

J'ai dit que, hier, il y a eu une manifestation républicaine qui fait honneur à la population parisienne et au parti républicain tout entier.

On a insisté sur divers incidents qui se sont produits ; on a relevé l'action de la police et mis le gouvernement en cause.

Le gouvernement prend la responsabilité des ordres donnés. J'ai dit que nous n'avions pas la prétention d'être impeccables et que, s'il y avait des responsabilités engagées, nous les accepterions.

Enfin, j'ai déclaré qu'un gouvernement, dans la situation où nous sommes, ne peut pas remplir son devoir si n'a pas la confiance explicite de la majorité. (Mouvements divers. — Agitation prolongée.)

Un assez grand nombre de mains applaudissent et l'on s'apprête à passer les urnes lorsque M. Ernest Roche, député nationaliste, éprouve le besoin de se faire rappeler à l'ordre en attaquant le Président de la République.

L'heure décisive a sonné. On vote sur l'ordre du jour pur et simple, que le président du Conseil vient de repousser, et la Chambre le repousse à son tour à la forte majorité de 117 voix, 336 contre 219. Chacun se figure, à ce moment, que le cabinet triomphe, et que si la droite et la gauche ont voté contre lui, la grosse masse centrale lui reste inébranlable.

On va déjà répétant que c'est la jonction des centres, si longtemps et si vainement cherchée, et les amis du cabinet, le croyant vainqueur, se félicitent de ce que le produit des moyens, contrairement à toutes les lois de l'arithmétique, a dépassé celui des extrêmes.

Les socialistes eux-mêmes semblent convaincus que leur manœuvre a échoué ; mais les inventeurs de la combinaison rassurent, entre deux portes, ceux qui manifestent des craintes. Si l'on a repoussé, avec M. Dupuy, l'ordre du jour pur et simple, c'est qu'on veut quelque chose de plus explicite, une condamnation plus formelle et plus nette. La Chambre va bientôt en avoir la preuve.

M. Dulau réclame la priorité pour sa rédaction miel et vinaigre. M. Dupuy réclame qu'il n'accepte que la rédaction Saumande et demande la priorité pour elle. Le président fait observer que M. Vaillant a pris les devants et demandé la priorité pour la sienne. Il faut donc accorder cette satisfaction à l'interpellateur ; mais il est battu par 376 voix contre 109.

On vote ensuite sur la priorité de l'ordre du jour du gouvernement présenté par M. Saumande ; c'est la vraie lutte, le vrai duel. Un pointage est nécessaire, mais vérification faite, cette rédaction, qui eût été le salut du cabinet, demeure en minorité de 7 voix, 246 contre 253.

C'est donc à l'ordre du jour Dulau-Méline que la priorité est dévolue ; seulement, la majorité tient à témoigner qu'elle n'en veut à aucun prix, et d'accord une dernière fois avec le gouvernement, elle le rejette à l'énorme majorité de 364 voix contre 156.

Tout a été repoussé ; des trois rédactions proposées aucune ne subsiste. Rassurez-vous : il va en venir d'autres, ceux qui sont dans le secret y pourvoiront et la machine est bien montée. Voici d'abord un nouvel ordre du jour de MM. Ruau et Aimond. Il est ainsi conçu :

La Chambre, résolue à ne soutenir qu'un gouvernement décidé à défendre avec énergie les institutions républicaines et à assurer l'ordre public, passe à l'ordre du jour.

Il faut croire que c'est le bon, car M. Raiberti, qui en proposait un autre, s'y rallie immédiatement, et 366 voix contre 177 lui accorde ce fameux bénéfice de la priorité qui décide généralement du vote définitif. Le président du Conseil tient bon, et se refuse à toute transaction, malgré une invite assez significative de M. Ruau lui-même. La confiance ou rien !

M. le président du Conseil. — Je désire présenter une observation. Le gouvernement n'a pas accepté les ordres du jour qui ont été successivement présentés parce qu'il n'affirmait pas la confiance dans le gouvernement. Cette confiance lui est particulièrement nécessaire dans les circonstances actuelles.

Le Président de la République a accepté cette démission et a pris les ministres démissionnaires de se charger de l'expédition des affaires courantes jusqu'à la nomination de leurs successeurs.

Le Président de la République a accepté cette démission et a pris les ministres démissionnaires de se charger de l'expédition des affaires courantes jusqu'à la nomination de leurs successeurs.

Le Président de la République a accepté cette démission et a pris les ministres démissionnaires de se charger de l'expédition des affaires courantes jusqu'à la nomination de leurs successeurs.

Le Président de la République a accepté cette démission et a pris les ministres démissionnaires de se charger de l'expédition des affaires courantes jusqu'à la nomination de leurs successeurs.

Par conséquent, je repousse tout ordre du jour autre que celui de M. Saumande. (Applaudissements à gauche.)

Le sort en est jeté. L'ordre du jour de M. Ruau réunit 321 voix contre 173, 148 voix de majorité ; le cabinet a vécu ! On le blâmera, on l'accablera, on ne pourra pas dire qu'il soit allé sans dignité au-devant de la mort. Il n'a pas reculé d'une semelle ; il est tombé fièrement sur ses positions, comme tout cabinet devrait tomber. J'entends dire que sa chute simplifie la situation ; espérons qu'elle nous délivrera des équivoques, et que ses successeurs ne le feront point regretter.

Pas-Perdus.

LA CRISE

On racontait, aux environs de 1867, que le Prince impérial avait posé cette question : « Quelle différence y a-t-il entre un malheur et un accident ? »

Il recut cette réponse : « Si l'Empereur, votre père, venait à mourir, ce serait un malheur ; mais si c'était votre oncle, ce serait un accident. »

La chute du ministère Dupuy n'est qu'un accident, d'ailleurs prévu et, comme toute, heureux. Après la dégringolade, on ne voyait, au Palais-Bourbon aussi bien qu'au Luxembourg, que visages souriants et mines épanouies ; seuls, MM. Charles Dupuy et Lebreton, dans cette allégresse universelle, paraissaient hypocondriaques et moroses. Ils avaient tout fait de porter le diable en terre et de suivre l'enterrement.

Leur double tristesse s'explique : le garde des sceaux ne conserve pas des chances bien considérables de revenir aux affaires, et le président du Conseil doit se rendre parfaitement compte qu'il a joué sa dernière carte et perdu sa dernière partie. Progressistes, radicaux, nationalistes, successivement déçus, déclarent que leur partie avec ce trépassé, est une naïveté de débutant. Joignons à cela qu'on le représente comme passant sa vie, lorsqu'il est premier ministre, à jouer de mauvais tours aux Présidents de la République ! M. Casimir-Perier en a su quelque chose et je crois bien que M. Loubet commence à le dire. Des gens bien informés affirment même qu'il le proclame.

Ces reproches, que lui adressent tous les partis, suffisent à expliquer sa chute et aussi les divers incidents de la séance d'hier, qui, sans cela, paraîtraient presque inexplicables. Ce n'est pas précisément à cause de certaines charges peut-être un peu trop vigoureuses de la police qu'on a renversé M. Charles Dupuy ; c'est parce qu'on n'avait plus, parce qu'on ne pouvait plus avoir confiance en lui. C'est aussi, c'est même surtout parce qu'il semblait s'être donné pour but d'affaiblir l'autorité, de diminuer le prestige du Président de la République.

Auteuil, bien que prévenu à temps et très à temps, M. Charles Dupuy n'avait pris aucune mesure, aucune précaution même élémentaire : la police était absente et n'est venue que trop tard. A Longchamps, il y avait trop de police et un déploiement excessif de troupes, comme s'il était indispensable de mobiliser toute une armée pour défendre le Président de la République contre les fureurs de la foule. Le Régent disait à Duobis : « Tu me dégoûtes trop ! » M. Loubet aurait eu cent raisons de dire à M. Charles Dupuy : « Vous me protégez trop ! »

C'est de là que la crise est née. Il a fallu pour dévisser ce ministre de son portefeuille quatre scrutins successifs et sans répit. Après le dernier, il est parti. Saluée, car vous ne le reverrez plus.

Par un ricochet bizarre, en apparence, mais, au fond, très logique, la Chambre a renversé hier deux ministères : celui qu'elle avait en face d'elle et le cabinet éventuel de M. Méline. Ce dernier s'est fait battre avec l'ordre du jour Dulau, et l'on a fait coup double.

Le silence des progressistes pourrait surprendre si l'on ne savait à quel point ce malheureux parti est divisé. M. Méline n'est plus que le chef d'un certain nombre de nationalistes et d'antisémites dont les uns siègent sur les bancs de la droite et les autres campent sur la frontière du parti conservateur. On s'est efforcé hier, sans y réussir, d'amener cet ancien ministre à rompre avec ce petit bataillon, à reprendre sa place parmi les républicains libéraux ; mais on n'a pu le décider à intervenir de sa personne et il a voté silencieusement.

Comme les progressistes, les radicaux se sont coupés en deux. Les nationalistes d'extrême gauche ont soutenu M. Dupuy et il a fallu, pour éviter une scission plus profonde, pour arracher à des hésitants un vote de méfiance, que M. Charles Bos les poussât l'épée dans les reins. Par la parole et par l'action, il a joué, dans cette bataille parlementaire, un rôle décisif, mais le héros de la journée, le grand vainqueur, c'est M. Ruau.

De haute taille, les cheveux coupés en brosse, la moustache frisée, l'œil intelligent et bon, le sourire fin et discret, l'abord aimable, ce représentant de la Haute-Garonne est un colosse doux ; mais sa douceur ne l'empêche point de traiter, par instants, les ministres en têtes de Turc, et c'est en frappant sur elles qu'il amène le mille. Bien qu'avocat, il parle peu, mais d'une voix agréablement timbrée ; il a, du reste, des ordres du jour qui valent à eux seuls une longue harangue.

Si la chute du ministère n'a provoqué au Palais-Bourbon qu'une joie sans mélange, elle n'a point attristé les hôtes du Luxembourg. Dans ce milieu où l'on garde encore les bonnes traditions de la politique, où M. Loubet compte de nombreux amis, on se préoccupait précisément de découvrir quelque moyen d'en finir avec M. Dupuy, lorsque le téléphone apporta cette heureuse nouvelle : la crise est ouverte ! Un peu plus, on illuminait.

Encore moulus de leur culbute, les ministres se sont rendus en corps à l'Élysée pour remettre leur démission au Président de la République. Elles ont été immédiatement acceptées, comme le constate cette note officieuse :

A l'issue de la séance de la Chambre, à cinq heures et demie, M. Charles Dupuy, accompagné de ses collègues, a remis au Président de la République la démission collective du cabinet.

Le Président de la République a accepté cette démission et a pris les ministres démissionnaires de se charger de l'expédition des affaires courantes jusqu'à la nomination de leurs successeurs.

Le Président de la République a accepté cette démission et a pris les ministres démissionnaires de se charger de l'expédition des affaires courantes jusqu'à la nomination de leurs successeurs.

Le Président de la République a accepté cette démission et a pris les ministres démissionnaires de se charger de l'expédition des affaires courantes jusqu'à la nomination de leurs successeurs.

Le Président de la République a accepté cette démission et a pris les ministres démissionnaires de se charger de l'expédition des affaires courantes jusqu'à la nomination de leurs successeurs.

Le Président de la République a accepté cette démission et a pris les ministres démissionnaires de se charger de l'expédition des affaires courantes jusqu'à la nomination de leurs successeurs.

Le Président de la République a accepté cette démission et a pris les ministres démissionnaires de se charger de l'expédition des affaires courantes jusqu'à la nomination de leurs successeurs.

Le Président de la République a accepté cette démission et a pris les ministres démissionnaires de se charger de l'expédition des affaires courantes jusqu'à la nomination de leurs successeurs.

Le Président de la République a accepté cette démission et a pris les ministres démissionnaires de se charger de l'expédition des affaires courantes jusqu'à la nomination de leurs successeurs.

Le Président de la République a accepté cette démission et a pris les ministres démissionnaires de se charger de l'expédition des affaires courantes jusqu'à la nomination de leurs successeurs.

Le Président de la République a accepté cette démission et a pris les ministres démissionnaires de se charger de l'expédition des affaires courantes jusqu'à la nomination de leurs successeurs.

Dans l'une et l'autre assemblée, on estime que cette nomination ne doit pas se faire attendre.

M. Loubet confèrera ce matin avec les présidents des deux Chambres et l'on espère qu'il mandera immédiatement après l'homme politique, député ou sénateur, qui recevra la mission de constituer le nouveau ministère.

On prononce, avec une égale faveur, les noms de MM. Poincaré et Waldeck-Rousseau. On parle aussi, dans un petit groupe, de M. Sarrien ; mais comme il faudra un homme résolu, comme on réclame un cabinet de défense et de liquidation, M. Sarrien ne semble pas indiqué.

Plusieurs des ministres actuels paraissent devoir conserver leurs portefeuilles ; dans tous les cas, et plus spécialement pour M. Delcassé, on se propose de faire appel à leurs concours.

Paul Bosq.

P.-S. — Les sénateurs n'ont tenu qu'une très courte séance. Quatre projets de loi figuraient à leur ordre du jour ; ils les ont successivement ajournés. — P. B.

Comment on a renversé le ministère

Il n'a pas fallu moins de quatre scrutins pour renverser le cabinet Dupuy, qui s'est cramponné au pouvoir avec une persévérance vraiment digne d'un plus heureux sort.

La partie qui s'est jouée, à cette occasion, entre le ministère et la majorité de la Chambre a donc besoin d'être expliquée au public pour qu'il comprenne ces dessous parlementaires ; en voici les détails dans toutes leurs subtilités.

La vertu dominante des députés n'est point, en général, le courage. Tels qui se lamentent contre un cabinet dont ils trouvent la politique détestable reculent devant la responsabilité de lui refuser ouvertement leur confiance. Ils voudraient qu'il tombât tout seul. Au besoin, ils vont jusqu'à voter contre lui sur une question de procédure, de pure forme ; ils ont en effet la ressource de dire le lendemain, si le cabinet est vainqueur, qu'ils n'ont pas voulu le renverser, et ils peuvent ainsi continuer à solliciter ses faveurs.

Aussi voit-on rarement une chute ministérielle déterminée par un blâme direct ou par un refus formel de confiance.

L'art d'un ministre qui n'a d'autre souci que de vivre et de conserver « sa bonne place » consiste donc à traverser les votes de forme pour arriver au vote de fond. M. Dupuy, dont la ruse ferait honte à plusieurs maquignons, n'ignore point cet axiome et tous ses efforts ont tendu à l'appliquer.

Dès qu'il a vu venir l'orage, il a réclamé un ordre du jour de confiance. Ses amis, MM. Saumande et autres, l'ont aussitôt déposé : « La Chambre, approuvant les déclarations du gouvernement... »

Dès lors, toute l'opération stratégique consistait, pour M. Dupuy, à arriver au scrutin sur ce texte ; pour ses adversaires, à empêcher ce scrutin en renversant auparavant le ministère sur un texte moins catégorique, permettant aux demi-courages parlementaires de se prononcer contre le cabinet sans trop se compromettre, dans l'hypothèse où il se serait vainqueur.

Le premier stratagème fut de proposer l'ordre du jour pur et simple. C'est la plus facile à faire passer. La droite, les socialistes, les républicains de gauche, les libéraux pouvaient s'unir et l'emporter du coup. Malheureusement, M. Méline ne voulait pas. « On croirait, dit-il, que nous votons contre la police ! »

Il fit donc déposer par ses amis, MM. Thierry et autres, un ordre du jour « refusant de blâmer la police », mais n'approuvant pas le gouvernement.

L'ordre du jour pur et simple fut ainsi repoussé par 336 voix contre 219.

Alors, se posa la question de priorité. Sur quel texte voter d'abord ? Sur celui de M. Saumande, ou sur celui de M. Thiery ?

M. Dupuy demanda la priorité pour le texte de M. Saumande, naturellement. Les soldats de M. Méline, qui avaient repoussé l'ordre du jour pur et simple, se réunissant cette fois aux 219 adversaires résolus de M. Dupuy devaient former une majorité. Cela ne manqua pas. La priorité demandée par le cabinet lui fut refusée par 253 contre 246 voix.

Il fallait, par conséquent, voter sur le texte Thiery.

Mais ce texte « refusant de blâmer la police » ne pouvait conserver les 253 voix qui venaient de refuser la priorité au gouvernement, puisqu'elles comprénaient la droite et les socialistes, également irrités contre la police.

Plusieurs républicains l'avaient dit d'avance à M. Méline, lui indiquant ce point faible de sa stratégie.

L'événement leur donna raison. L'ordre du jour Thiery n'obtint que 156 voix contre 364.

On allait donc se trouver en présence de l'ordre du jour Saumande : « La Chambre approuvant le gouvernement » C'était tout ce que voulait M. Dupuy. Il se voyait déjà sauvé. Jamais les « toupies hollandaises » n'oseraient voter ouvertement contre lui. Il avait raison, connaissant bien le cœur humain des éligibles.

Malheureusement de vieux routiers parlementaires avaient prévu le cas et préparé un troisième texte bien simple, bien naïf, que pas une bonne âme ne pouvait refuser ; un texte affirmant la nécessité de défendre l'ordre public et les institutions républicaines. Cet ordre du jour signifié simultanément de deux côtés, parmi les progressistes et parmi les républicains, fut déposé tout à coup par M. Ruau d'un côté, par MM. Georges Berger et Raiberti de l'autre ; ils se réunirent aussitôt, et la bataille recommença sur la priorité en faveur du texte Saumande, ou en faveur du texte Ruau.

Vainement M. Dupuy réclama la priorité en faveur de son ami M. Saumande. Il fut battu par 366 voix contre 177.

M. Dupuy, jamais abattu, mole suavia, persista à demander le rejet de l'ordre du jour Ruau et à réclamer la confiance. Cette fois, les dignes étaient rompues, la victoire s'était dessinée, les courages s'étaient multipliés. Au scrutin sur le fond, — enfin ! — le texte fatal fut adopté par 321 contre 173 voix.

Les destins étaient accomplis.

M. Dupuy, suivi de M. Lebreton et de ses collègues, n'avait plus qu'à porter sa démission à l'Élysée, où ses rêves l'avaient fait entrer différemment plus d'une fois.

C'est ce qu'il a fait.

Un témoin.

LES JOURNAUX

ET

LA CHUTE DU MINISTÈRE

Voici l'opinion des journaux qui paraissent ce matin en même temps que le Figaro :

« Ouf ! » dit M. Clemenceau dans l'Aurore.

Je demandais hier à la Chambre de « débarrasser la France de l'homme néfaste qui ne renonce provisoirement à compléter contre les présidents de la République que pour faire assommer les républicains. » C'est fait, Ouf !

M. Clemenceau ajoute plus loin :

Si M. Dupuy espérait ainsi venir à bout de M. Loubet, comme il avait fait de M. Casimir-Perier, il se trompait gravement. M. Loubet n'est pas de ceux qu'on laisse. C'est le Parlement qui a perdu patience. Je n'entreprends pas l'espérance de voir arriver au ministère un réformateur. Mais ce sera un bénéfice notable pour tout le monde si l'on met aux affaires un homme qui ne se joue pas des lois, et dont l'opinion connue sur une question donnée permette de préjuger les actes à venir.

Du Matin, sous la signature de M. Harquin :

D'une façon générale, M. Dupuy a voulu se montrer trop habile, n'arrivant qu'à des mauvais camarades et s'aliénant les amitiés de la première heure. Trop constamment occupé à ménager la chèvre et le chou, il avait fini, à ce jeu, par mécontenter tout le monde.

De l'Echo de Paris, sous la signature de M. Lemaître :

M. Charles Dupuy s'en va. Bon voyage ! Cet homme était décidément trop « habile » — et d'une habileté qui sentait trop son Anvers. Il est certain qu'il a eu avant-hier la main lourde et les nerfs pataude.

mité, fidèle à ses engagements, a tenu à ne pas manifester, il y avait dans ces poignées de main une sympathie et une signification qui ont dû néanmoins toucher profondément le grand romancier.

A deux heures et demie, M. Marcel Prévost a fait agir sa sonnette présidentielle et l'on s'est rendu dans la salle des séances où les travaux ont commencé : « Distribution de pensions, vote d'avances, procès à intentar, traités à consentir. »

A plusieurs reprises M. Zola, comme s'il n'avait jamais été absent, a pris part à la discussion.

En dehors de la besogne habituelle, la séance a été particulièrement intéressante.

M. Falguère, qui désirait livrer en bronze la statue de Balzac, demande maintenant à la faire en marbre. Accordé.

M. Marcel Prévost donne lecture d'un télégramme envoyé par M. Storojenko, président de la Société littéraire de Moscou, où celui-ci remercie ses confrères français des félicitations qu'ils lui ont adressées à l'occasion du centenaire de Pouchkine, et salue l'union cordiale des Sociétés d'écrivains des deux pays.

M. Edouard Drumont, qui ne fait point partie de la Société, sollicite néanmoins l'intervention de celle-ci en un procès littéraire qu'il a. La cause du célèbre antisémite étant très juste, M. Zola, qui ne veut être ici qu'un homme de lettres, vote l'aide demandée.

On lit les rapports concernant nos confrères Karl-Dujardin et Lapauze, qui demandent à être admis en qualité de sociétaires. Chose extraordinaire, ils sont élus à l'unanimité.

Le soir a eu lieu, chez Marguery, le dîner mensuel de la Société, présidé par un de nos confrères, M. Frédéric Febvre, de la Comédie-Française, auteur de plusieurs romans.

M. Zola n'aime point banqueter. Rarement il prenait part à nos repas fraternels. Il n'a donc rien changé à ses habitudes en assistant pas à celui d'hier, qui était organisé par M. Léo Claretie et qui s'est fort bien passé. En réponse à un toast de M. Ernest Benjamin, le président Frédéric Febvre s'est montré aussi bon orateur qu'acteur.

Charles Chincholle.

LA FÊTE DU PALAIS-ROYAL

Aujourd'hui, de deux heures à minuit, a lieu dans les jardins du Palais-Royal la Kermesse artistique que nous avons annoncée.

Le prix d'entrée n'est que de un franc. Ceux mêmes qui ne pourront y passer qu'une heure en auront pour leur argent. Voici en effet un simple *extra* du programme très varié qui se déroulera, pour ne point se renouveler, en ces dix heures de fête :

Entre des parades diverses de la Foire Saint-Lambert, où brillent MM. Charles Léger, Lebrun, Cazalis, Gardet et Mlle Becker, « Paris en 1400 » nous donnera le Tournoi d'Isabelle de Bavière, exécuté par 150 artistes.

Au théâtre du Cardinal, situé devant le milieu de la galerie d'Orléans, nous aurons la première d'une pièce de M. Charles Grandmougin, *Marion*, jouée par Mmes Valentine Field et Galvès (du Gymnase).

Rosalba et Lily Murey, de l'Alcazar d'Été, diront leurs chansons les plus comiques.

Après, Mme Pauline Savary et M. Van Loo, du Grand-Théâtre de La Haye ; Mlle Valentine Michelot, du théâtre de l'Athénée-Saint-Germain ; M. Ernest Dessarnaux donnera des scènes inédites de laryngologie et Mlle Hélène Sirbuin, de l'Opéra-Comique, dira ses adorables *Chansons gasconnes*.

Puis encore une première représentation : *Cœurs rustiques*, de MM. Gabriel Martin et Georges Policot, une idylle mimée par Mmes Julia Duval, Conchita, Paulé d'Argès et M. A. Berthon.

Pour parachever le programme de ce théâtre : Mme de Labatut et la petite Gaby ; le chansonnier Marcel Legay ; Mlle Savinise Dherbay, de l'Odéon ; Mlle Denyse Taine, etc.

La Comédie-Française est représentée par MM. Coquelin cadet et Baillet.

A citer encore : M. Fernand Lecomte, l'excellent chanteur marseillais ; Mlle Renée Gogé et M. Charlier, de l'Ambigu ; Mlle du West, la petite-fille de Dupré, dans la *Cinquantaine*, de Courteline ; Mlle Debraisne, de l'Ambigu ; Mlle Galitzine, violoncelliste.

Arlequin journaliste, joué par M. Ch. Léger et toute sa troupe.

MM. Noté et Paty, de l'Opéra.

Noméros divers de M. Loherty, des Bouffes-Parisiens ; Mlle Jenny Pirodon ; Mlle Jane Horwitz, de l'Opéra-Comique.

Cinq autres théâtres :

Le Tréteau de Tabarin avec tous ses chansonniers, Henry Fursy en tête ; le théâtre des Fantoches ; un guignol, dirigé par M. Assola ; le théâtre Maboul et colonial, orga-

nisé par les chansonniers des Quat-z-Arts ; enfin le théâtre des Mathurins et le Carillon jouant son succès *Ligues, Ligues, Ligues*.

En dehors de ces spectacles, il y aura dans les jardins une fête foraine des plus variées et des plus imprévues.

Après avoir vu danser l'adorable Mlle Pilar Montero, on pourra s'arrêter devant tout ce qui constitue les kermesses : Tableaux vivants, exercices de gymnastique, jeux divers, bataille de fleurs, au milieu de laquelle on verra Mlle Yahne, de l'Odéon, vendre des bouquets à deux sous. Ici Mlle Jane Mario, la spirituelle artiste des Variétés, présidera une Cour d'Amour. Là, Mlle Alice Delhay, du Châtelet, fera parler la Vérité. Le tout se terminera par des illuminations et par un bal.

Enfin, renseignement important, il n'y aura ni quêtes, ni vente forcée.

Georges Rip.

Nouvelles Diverses

LA CHARITÉ

Nous avons reçu pour les pauvres du Figaro : D. C., 200 francs.

UN CADAVRE DANS UNE VALISE

On n'a pas oublié la découverte faite, il y a quelques jours, par M. Chaplain, marinier. Il a repêché, près du pont de Clichy, deux cuisses et un bras de jambe qui ont été reconnus pour appartenir au cadavre inconnu dont le tronc avait été trouvé dans une valise à Boulogne.

M. Chaplain, qui est employé au nettoie-ment de la Seine, vient de découvrir, tout près du pont de Clichy, une bouteille en verre noir, dans laquelle était un feuillet de calepin portant ces deux inscriptions :

« Un côté : La femme coupée en morceaux, vous ne la trouverez jamais. »

De l'autre côté : « L'assassin... de la femme... en morceaux... vous ne le déverrez jamais... »

La bouteille et le papier ont été remis au commissaire de police de Clichy. Est-ce réellement un défi de l'assassin ? Est-ce tout simplement une mauvaise plaisanterie ?

L'ACCIDENT DE FORAIN

Un accident qui, il faut l'espérer, n'aura pas de suites graves, est arrivé hier matin à M. J.-L. Forain, le dessinateur bien connu.

Vers onze heures, Forain passait le long du grand lac du bois de Boulogne sur un tricycle à pétrole, lorsqu'il croisa M. Gordon Bennett, directeur du *New York Herald*, qui l'appela.

Forain voulut virer pour aller à M. Bennett. Mais, dans la manœuvre, il alla heurter une voiture de maître. Le choc le désarçonna et le fit tomber à la renverse. Le cocher put heureusement arrêter son cheval à temps pour ne pas passer sur lui.

Relevé par des passants, Forain fut mis en voiture et ramené chez lui, 30 bis, rue Spontini. Il se plaint de vives douleurs aux reins. Mais on ne croit pas qu'il ait autre chose que les contusions causées par la chute, et le médecin espère que quelques jours de repos suffiront à son rétablissement.

Le tricycle, quelque peu endommagé, a été rapporté chez son propriétaire par les soins de M. Gordon Bennett.

Nous avons raconté hier qu'un marchand de quatre-saisons, Eugène Gallier, âgé de trente-huit ans, demeurant à Asnières, trouvant dans un débit de vin sa femme, qui l'avait abandonné, en conversation criminelle avec un sieur Félix Godin, tira sur ce dernier quatre coups de revolver.

Félix Godin, grièvement atteint de deux balles au bras droit et au côté gauche, fut transporté à l'hôpital Beaujon, où il est mort hier après midi, des suites de ses blessures.

M. le juge d'instruction Lemerier est chargé de cette affaire. Il interrogera aujourd'hui le mari meurtrier.

ENFANTS NOYÉS

Deux enfants, Louis Sovol, âgé de dix ans, et Charles Vanacar, quatorze ans, s'étaient rendus, avant-hier, vers quatre heures, au bord de la rivière, à Allotville, pour prendre un bain.

Le jeune Sovol, entré le premier dans l'eau, peu après il appela à son secours. Vainement voyant le danger que courait son camarade qui ne savait pas nager, se jeta à l'eau et parvint à rejoindre l'enfant que le courant, très fort à cet endroit, emportait. Malheureusement, Charles se laissa saisir par Louis, et les deux malheureux disparurent sous l'eau.

Ce n'est qu'après une heure de recherches que les cadavres des pauvres gamins ont pu être retrouvés.

PARIS LA NUIT

Une artiste lyrique, Mlle Marguerite d'Avrès, demeurant rue Lafayette, passait, avant-hier, vers minuit, rue de la Chaussée-d'Antin, lorsqu'un individu à mine patibulaire s'élança sur elle, lui arracha violemment son réticule et prit la fuite.

Un cocher, Henri Simon, témoin de l'agression, foudra son cheval et se mit à la poursuite du malfaiteur qu'il ne tarda pas à rejoindre et qu'il fit arrêter.

Ce gredin, un repris de justice du nom de Louis Lalou, a été conduit, hier matin, chez M. Guénin, commissaire de police, qui l'a envoyé au Dépôt.

LES DÉSPÉRÉS

M. Sébastien Koppa, employé dans une distillerie, à Argenteuil, perdit, il y a deux ans, deux fillettes de deux et quatre ans. Désespéré, M. Koppa quitta cette ville pour venir s'installer à Paris, avec sa femme, rue des Poissonniers. Mais le malheureux père ne pouvait se consoler de la mort de ses enfants, qu'il chérissait.

Hier matin, il s'est rendu au cimetière où ont été inhumées les petites filles et il s'est tiré deux balles dans la tête.

Attristé par le bruit des détonations, le conservateur du cimetière et un ouvrier sont accourus et ont trouvé le pauvre homme râlant dans une mare de sang. Il a été transporté à l'hôpital. Son état inspire les plus vives inquiétudes.

M. Emile Bournet, âgé de cinquante-deux ans, ingénieur, s'est donné la mort, hier matin, rue de Valenciennes, en se lançant dans une balle de revolver dans la région du cœur.

On ignore les causes de ce suicide. La famille de M. Bournet, qui habite la province, a été prévenue par les soins du commissaire de police.

Hier matin également, M. Charles Dornbennes, âgé de quarante-huit ans, rentier, demeurant rue Réaumur, s'est asphyxié chez lui à l'aide d'un boisseau de charbon. Il était atteint, depuis quelques mois, d'une maladie qui lui causait d'insupportables souffrances.

BI-BORAX ORIENTAL

L'usage du Bi-Borax dans le bain est entièrement spécieux. Il faut toujours avoir soin d'en verser un petit bouquet de 20 c. dans sa baignoire afin d'éviter toute contagion. L'action du Bi-Borax est en outre extrêmement bienfaisante, elle aide à l'ouverture des pores, nettoie admirablement et donne à la peau une exquise sensation de fraîcheur. Le Bi-Borax se trouve partout en boîtes cachetées de 0 fr. 10, 0 fr. 20, 0 fr. 50 et 1 fr.

LE FEU

Le feu a éclaté hier matin, à quatre heures, dans le débit de vins tenu par M. Deleux, boulevard Exelmans.

Les pompiers de diverses casernes, alarmés par l'avis, sont accourus et plusieurs pompes ont été mises en manœuvre. Une heure plus tard, le foyer de l'incendie était circonscrit, et les immeubles avoisinants ne couraient plus le risque d'être envahis par les flammes.

Malgré les efforts des sauveteurs, la boutique a été complètement la proie du feu. Les dégâts sont assez importants. Il n'y a eu aucun accident de personnes.

Jean de Paris.

Mémoire. — Un ouvrier maçon, Michel Lagrinie, âgé de vingt-huit ans, est tombé, hier matin, de la toiture d'une maison, rue des Pyrénées. La mort a été instantanée. Le corps a été ramené au domicile du défunt.

Société des Actrices de France. — Le Conseil rappelle aux Actionnaires que pour l'assemblée du 20 juin, les titres doivent être déposés avant le 17, et qu'un jeton de présence de 3 francs sera alloué à toute action présente ou représentée.

J. de P.

LES COLONIES

L'ARMÉE COLONIALE

Deux Commissions de la Chambre, celle de l'armée et celle de la marine, travaillent, mais dans un sens tout différent, à cette obsédante question de l'armée coloniale.

La Commission de la marine, s'enfermant dans ses justes attributions, s'applique modestement à réorganiser l'armée coloniale que nous possédons déjà sous le nom de troupes de la marine.

La Commission de l'armée, très chatoilieuse d'ailleurs dans ses préférences à tout accaparer, s'occupe dans son programme singulièrement ordonné, qui consiste d'abord à rattacher à la guerre l'armée coloniale désirée, ensuite à créer cette armée coloniale.

Il est vraiment étrange qu'après la douloureuse expédition de Madagascar, faite par le ministère de la guerre, des hommes politiques osent invoquer l'urgence de déposséder la marine et de donner à la guerre le soin de nos expéditions coloniales futures. Ne sait-on pas, d'autre part, que depuis Louvois, comme ministre de la guerre, mit le premier la main sur les troupes de la marine, pareille expérience a été faite à plusieurs reprises dans notre histoire et que chaque fois la nécessité ne tarda pas à s'imposer de remettre à la marine les troupes dépayées à la guerre ?

Quant à poursuivre la création de l'armée coloniale, c'est travailler inutilement dans le vide, puisque sous le nom moins prétentieux de troupes de la marine, cette armée est tellement bien vi-

vante qu'à l'heure actuelle, sans compter les dix régiments de relève de la métropole, elle est forte de 40.000 hommes de troupes stationnées aux colonies.

Déjà trente-sept projets de loi poursuivant pareille chimère ont misérablement avorté au Parlement. A quoi sert d'attendre le trente-huitième projet qui doit déposer le gouvernement ?

A tous ces projets morts-nés, les gens compétents et pratiques, partisans des solutions simples et rapides ne manquent pas de préférer les deux projets que viennent de déposer à la Chambre MM. Fleury-Ravarin et de Mahy et dont est le même et consiste tout simplement à réorganiser les troupes de la marine en faisant disparaître le regrettable dualisme qui a disjoint l'administration du commandement de ces troupes.

S'il était besoin, d'ailleurs, d'exprimer une opinion vraiment autorisée en faveur du maintien des troupes coloniales à la marine, on n'aurait qu'à citer la lettre particulièrement précise adressée au ministre de la marine, par le général Bégin, inspecteur général de l'infanterie de marine, au sujet de sa promotion au grade de grand-croix de la Légion d'honneur.

Monsieur le ministre,

J'ai l'honneur de vous exprimer toute ma reconnaissance pour la haute récompense que vous avez bien voulu me faire obtenir au moment où je quitte le service et que je dois beaucoup moins à mon mérite personnel qu'à vos services étonnants qui ont été rendus, pendant ces dernières années, par un grand nombre d'officiers d'infanterie de marine et par les troupes qu'ils commandent. C'est un grand honneur pour moi qui réajuste sur l'arme tout entière. Je vous en remercie doublement.

Je suis heureux de constater que, grâce à vous, monsieur le ministre, les dernières demandes concernant l'organisation de l'arme ont reçu ou vont recevoir une entière satisfaction.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter que ces troupes modestes et dévouées, qui ne ménaient pas leur peine et qui sont si dignes de la bienveillance qu'on montre à leur égard, continuent, dans leur intérêt et dans celui du pays, à appartenir à la marine qui les a créées, à préparer leur développement et à présider à leur magnifique épanouissement.

Puisque, sans tenir compte des faits acquis par l'expérience, nombre de gens s'obstinent encore à vouloir faire passer à la guerre les troupes de la marine, il est bon de publier cette lettre qui, dans l'intérêt du pays, recommande de maintenir les troupes coloniales sous l'autorité de la marine. Que la Commission de l'armée la médite !

Marc Landry.

Je suis heureux de constater que, grâce à vous, monsieur le ministre, les dernières demandes concernant l'organisation de l'arme ont reçu ou vont recevoir une entière satisfaction.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter que ces troupes modestes et dévouées, qui ne ménaient pas leur peine et qui sont si dignes de la bienveillance qu'on montre à leur égard, continuent, dans leur intérêt et dans celui du pays, à appartenir à la marine qui les a créées, à préparer leur développement et à présider à leur magnifique épanouissement.

Puisque, sans tenir compte des faits acquis par l'expérience, nombre de gens s'obstinent encore à vouloir faire passer à la guerre les troupes de la marine, il est bon de publier cette lettre qui, dans l'intérêt du pays, recommande de maintenir les troupes coloniales sous l'autorité de la marine. Que la Commission de l'armée la médite !

Marc Landry.

Je suis heureux de constater que, grâce à vous, monsieur le ministre, les dernières demandes concernant l'organisation de l'arme ont reçu ou vont recevoir une entière satisfaction.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter que ces troupes modestes et dévouées, qui ne ménaient pas leur peine et qui sont si dignes de la bienveillance qu'on montre à leur égard, continuent, dans leur intérêt et dans celui du pays, à appartenir à la marine qui les a créées, à préparer leur développement et à présider à leur magnifique épanouissement.

Puisque, sans tenir compte des faits acquis par l'expérience, nombre de gens s'obstinent encore à vouloir faire passer à la guerre les troupes de la marine, il est bon de publier cette lettre qui, dans l'intérêt du pays, recommande de maintenir les troupes coloniales sous l'autorité de la marine. Que la Commission de l'armée la médite !

George Gripon.

Je suis heureux de constater que, grâce à vous, monsieur le ministre, les dernières demandes concernant l'organisation de l'arme ont reçu ou vont recevoir une entière satisfaction.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter que ces troupes modestes et dévouées, qui ne ménaient pas leur peine et qui sont si dignes de la bienveillance qu'on montre à leur égard, continuent, dans leur intérêt et dans celui du pays, à appartenir à la marine qui les a créées, à préparer leur développement et à présider à leur magnifique épanouissement.

Puisque, sans tenir compte des faits acquis par l'expérience, nombre de gens s'obstinent encore à vouloir faire passer à la guerre les troupes de la marine, il est bon de publier cette lettre qui, dans l'intérêt du pays, recommande de maintenir les troupes coloniales sous l'autorité de la marine. Que la Commission de l'armée la médite !

Je suis heureux de constater que, grâce à vous, monsieur le ministre, les dernières demandes concernant l'organisation de l'arme ont reçu ou vont recevoir une entière satisfaction.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter que ces troupes modestes et dévouées, qui ne ménaient pas leur peine et qui sont si dignes de la bienveillance qu'on montre à leur égard, continuent, dans leur intérêt et dans celui du pays, à appartenir à la marine qui les a créées, à préparer leur développement et à présider à leur magnifique épanouissement.

Puisque, sans tenir compte des faits acquis par l'expérience, nombre de gens s'obstinent encore à vouloir faire passer à la guerre les troupes de la marine, il est bon de publier cette lettre qui, dans l'intérêt du pays, recommande de maintenir les troupes coloniales sous l'autorité de la marine. Que la Commission de l'armée la médite !

Je suis heureux de constater que, grâce à vous, monsieur le ministre, les dernières demandes concernant l'organisation de l'arme ont reçu ou vont recevoir une entière satisfaction.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter que ces troupes modestes et dévouées, qui ne ménaient pas leur peine et qui sont si dignes de la bienveillance qu'on montre à leur égard, continuent, dans leur intérêt et dans celui du pays, à appartenir à la marine qui les a créées, à préparer leur développement et à présider à leur magnifique épanouissement.

Puisque, sans tenir compte des faits acquis par l'expérience, nombre de gens s'obstinent encore à vouloir faire passer à la guerre les troupes de la marine, il est bon de publier cette lettre qui, dans l'intérêt du pays, recommande de maintenir les troupes coloniales sous l'autorité de la marine. Que la Commission de l'armée la médite !

Je suis heureux de constater que, grâce à vous, monsieur le ministre, les dernières demandes concernant l'organisation de l'arme ont reçu ou vont recevoir une entière satisfaction.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter que ces troupes modestes et dévouées, qui ne ménaient pas leur peine et qui sont si dignes de la bienveillance qu'on montre à leur égard, continuent, dans leur intérêt et dans celui du pays, à appartenir à la marine qui les a créées, à préparer leur développement et à présider à leur magnifique épanouissement.

Puisque, sans tenir compte des faits acquis par l'expérience, nombre de gens s'obstinent encore à vouloir faire passer à la guerre les troupes de la marine, il est bon de publier cette lettre qui, dans l'intérêt du pays, recommande de maintenir les troupes coloniales sous l'autorité de la marine. Que la Commission de l'armée la médite !

Je suis heureux de constater que, grâce à vous, monsieur le ministre, les dernières demandes concernant l'organisation de l'arme ont reçu ou vont recevoir une entière satisfaction.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter que ces troupes modestes et dévouées, qui ne ménaient pas leur peine et qui sont si dignes de la bienveillance qu'on montre à leur égard, continuent, dans leur intérêt et dans celui du pays, à appartenir à la marine qui les a créées, à préparer leur développement et à présider à leur magnifique épanouissement.

Puisque, sans tenir compte des faits acquis par l'expérience, nombre de gens s'obstinent encore à vouloir faire passer à la guerre les troupes de la marine, il est bon de publier cette lettre qui, dans l'intérêt du pays, recommande de maintenir les troupes coloniales sous l'autorité de la marine. Que la Commission de l'armée la médite !

Je suis heureux de constater que, grâce à vous, monsieur le ministre, les dernières demandes concernant l'organisation de l'arme ont reçu ou vont recevoir une entière satisfaction.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter que ces troupes modestes et dévouées, qui ne ménaient pas leur peine et qui sont si dignes de la bienveillance qu'on montre à leur égard, continuent, dans leur intérêt et dans celui du pays, à appartenir à la marine qui les a créées, à préparer leur développement et à présider à leur magnifique épanouissement.

Puisque, sans tenir compte des faits acquis par l'expérience, nombre de gens s'obstinent encore à vouloir faire passer à la guerre les troupes de la marine, il est bon de publier cette lettre qui, dans l'intérêt du pays, recommande de maintenir les troupes coloniales sous l'autorité de la marine. Que la Commission de l'armée la médite !

Je suis heureux de constater que, grâce à vous, monsieur le ministre, les dernières demandes concernant l'organisation de l'arme ont reçu ou vont recevoir une entière satisfaction.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter que ces troupes modestes et dévouées, qui ne ménaient pas leur peine et qui sont si dignes de la bienveillance qu'on montre à leur égard, continuent, dans leur intérêt et dans celui du pays, à appartenir à la marine qui les a créées, à préparer leur développement et à présider à leur magnifique épanouissement.

Puisque, sans tenir compte des faits acquis par l'expérience, nombre de gens s'obstinent encore à vouloir faire passer à la guerre les troupes de la marine, il est bon de publier cette lettre qui, dans l'intérêt du pays, recommande de maintenir les troupes coloniales sous l'autorité de la marine. Que la Commission de l'armée la médite !

Je suis heureux de constater que, grâce à vous, monsieur le ministre, les dernières demandes concernant l'organisation de l'arme ont reçu ou vont recevoir une entière satisfaction.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter que ces troupes modestes et dévouées, qui ne ménaient pas leur peine et qui sont si dignes de la bienveillance qu'on montre à leur égard, continuent, dans leur intérêt et dans celui du pays, à appartenir à la marine qui les a créées, à préparer leur développement et à présider à leur magnifique épanouissement.

Puisque, sans tenir compte des faits acquis par l'expérience, nombre de gens s'obstinent encore à vouloir faire passer à la guerre les troupes de la marine, il est bon de publier cette lettre qui, dans l'intérêt du pays, recommande de maintenir les troupes coloniales sous l'autorité de la marine. Que la Commission de l'armée la médite !

Je suis heureux de constater que, grâce à vous, monsieur le ministre, les dernières demandes concernant l'organisation de l'arme ont reçu ou vont recevoir une entière satisfaction.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter que ces troupes modestes et dévouées, qui ne ménaient pas leur peine et qui sont si dignes de la bienveillance qu'on montre à leur égard, continuent, dans leur intérêt et dans celui du pays, à appartenir à la marine qui les a créées, à préparer leur développement et à présider à leur magnifique épanouissement.

Puisque, sans tenir compte des faits acquis par l'expérience, nombre de gens s'obstinent encore à vouloir faire passer à la guerre les troupes de la marine, il est bon de publier cette lettre qui, dans l'intérêt du pays, recommande de maintenir les troupes coloniales sous l'autorité de la marine. Que la Commission de l'armée la médite !

Je suis heureux de constater que, grâce à vous, monsieur le ministre, les dernières demandes concernant l'organisation de l'arme ont reçu ou vont recevoir une entière satisfaction.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter que ces troupes modestes et dévouées, qui ne ménaient pas leur peine et qui sont si dignes de la bienveillance qu'on montre à leur égard, continuent, dans leur intérêt et dans celui du pays, à appartenir à la marine qui les a créées, à préparer leur développement et à présider à leur magnifique épanouissement.

Puisque, sans tenir compte des faits acquis par l'expérience, nombre de gens s'obstinent encore à vouloir faire passer à la guerre les troupes de la marine, il est bon de publier cette lettre qui, dans l'intérêt du pays, recommande de maintenir les troupes coloniales sous l'autorité de la marine. Que la Commission de l'armée la médite !

Je suis heureux de constater que, grâce à vous, monsieur le ministre, les dernières demandes concernant l'organisation de l'arme ont reçu ou vont recevoir une entière satisfaction.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter que ces troupes modestes et dévouées, qui ne ménaient pas leur peine et qui sont si dignes de la bienveillance qu'on montre à leur égard, continuent, dans leur intérêt et dans celui du pays, à appartenir à la marine qui les a créées, à préparer leur développement et à présider à leur magnifique épanouissement.

Puisque, sans tenir compte des faits acquis par l'expérience, nombre de gens s'obstinent encore à vouloir faire passer à la guerre les troupes de la marine, il est bon de publier cette lettre qui, dans l'intérêt du pays, recommande de maintenir les troupes coloniales sous l'autorité de la marine. Que la Commission de l'armée la médite !

Je suis heureux de constater que, grâce à vous, monsieur le ministre, les dernières demandes concernant l'organisation de l'arme ont reçu ou vont recevoir une entière satisfaction.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter que ces troupes modestes et dévouées, qui ne ménaient pas leur peine et qui sont si dignes de la bienveillance qu'on montre à leur égard, continuent, dans leur intérêt et dans celui du pays, à appartenir à la marine qui les a créées, à préparer leur développement et à présider à leur magnifique épanouissement.

ment, il a prétendu que la police appartenait à la race précitée, mais il a frappé l'agent. « Ça apprendra à faire partie de la bande à Loubet. »

Un mois de prison.

C'est ensuite le tour de M. Charles Malato qui, déclare le procès-verbal, fut trouvé « porteur d'un nerf de bœuf très fort et d'un poids considérable. » Ce nerf de bœuf lui valut 50 francs d'amende.

Le citoyen Achille Le Roy, de joyeuse mémoire, cria à tue-tête : « Vive la liberté ! » devant le pesage.

Un agent témoin, au contraire, que Le Roy conspuait « les sergents ». Et le tribunal se range à ce dernier avis, en condamnant le prévenu à un mois d'emprisonnement.

Un seul incident à signaler.

M. Roncy est brigadier d'octroi à la barrière de Suresne. Soudain, à quelques mètres de son bureau, éclata une assez vive bagarre. Un agent venait de s'emparer d'un individu qui l'avait insulté.

Cent cinqu

est parti ce matin, à onze heures et demie, pour l'expédition au pôle Nord, à bord de la *Stella Polare*.

Le navire a été salué à sa sortie du port par les canons de la forteresse.

ARZUS.

Figaro à la Bourse

Lundi 12 juin.

Il y a du mieux, du mieux sur toute la ligne. Cela tient à une foule de choses. Londres, d'abord, envoie des cours en amélioration ; le Stock Exchange avait fortement baissé ces derniers jours, en premier lieu à cause de la liquidation qui s'avance, et ensuite parce que les Anglais croient que notre journée du Grand Prix se terminerait par un chambardement. Pas de chambardement, parlant plus de préoccupation ; en conséquence, rachats assez suivis. Puis, les départs, en attendant que tout soit bien marché hier, ont envoyé de bons ordres d'achat, notamment en ce qui concerne nos rentes ; et quand le comptant achète de la rente, la spéculation trouve que c'est bon signe ; en quoi elle n'a pas tort. En outre, on se montre plus tranquille en Angleterre au sujet des relations anglo-transvaalaises. Tout cela, avec d'autres menus faits que le néglige, constitue un bon petit faisceau de motifs propres à inspirer à la spéculation un goût pour la fermeté qu'elle n'avait plus depuis plus d'une semaine. Mais cela n'est guère qu'une tendance, jusqu'à présent du moins.

Le 3 0/0 passe de 102 1/2 à 102 1/4. Le 2 1/2 0/0, beaucoup plus favorisé, est en hausse de 20 centimes à 102 3/4. Au comptant, le 3 0/0 gagne 12 centimes, le 2 1/2 0/0 20 centimes.

L'Extérieure espagnole est à 65 85 ; c'est un tout petit peu d'avance sur samedi ; on a fait 65 70 et 66 fr. aux cours extrêmes. L'Italien n'a que peu varié à 96 35, après 96 60. Pas de variation non plus sur le 5 0/0 russe, 1896 à 92 40 ; le 1891 est au même cours. Le groupe turc progresse très légèrement, le C à 27 35, le D à 23 30. La Banque ottomane gagne 3 fr. à 588. Les valeurs brésiliennes restent à leurs cours d'il y a quarante-huit heures, soit à 673 pour le 4 0/0 et à 885 pour le Minas Gerais.

Tous les grands établissements de crédit sont fermes, et même, pour quelques-uns, en hausse. La Banque de Paris est à 1 000, la Banque de France à 1 000, le Crédit lyonnais à 974. Ce sont là les plus hautes différences ; les autres sont, comme d'habitude, d'un ou deux francs seulement. Le Comptoir reste à 615, la Société générale à 604, la Banque spéciale des valeurs industrielles à 235 50, la Banque internationale à 619, etc.

Le Lyon s'élève à 1 907. Au comptant, l'Est gagne 9 francs à 1 024, le Nord 19 francs à 2 174, l'Orléans 10 francs à 1 785, etc.

Sur le Suez à 3 675, le Gaz à 1 305, la Tracta à 314, la Thomson-Houston à 1 542, les différences vont de 2 à 5 francs. Le Rio-Tinto est à 1 188 après 1 186 et 1 195 ; en somme, il gagne 7 francs sur samedi. La De Beers est également en avance à 221. La Société continue à étonner le monde par sa modération ; à son dernier cours de 2 765, elle ne gagne, en effet, que 50 francs.

Le Boursier.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Banque spéciale des valeurs industrielles. — A partir de ce jour, les 100 000 actions nouvelles de 100 francs, entièrement libérées et au porteur, n'ont pas de valeur, la Banque spéciale des valeurs industrielles, qui a admis les négociations de la Bourse au comptant, ces titres sont inscrits à la première partie du Bulletin de la Cote, sous la même rubrique que les actions ordinaires. Par suite, le nombre des actions de cette Société, nettes de ses propres titres, se trouve porté de 100 000 à 200 000.

MINES D'OR

Les ventes anglaises se sont considérablement ralenties hier. A plusieurs reprises, pendant la séance, la spéculation à la baisse a tenté un faible retour offensif, mais a échoué devant la ferme attitude du marché de Paris, et Londres, qui après Bourse avait cherché à racheter sur notre place, clôture en reprise générale avec tendance beaucoup meilleure. Sa liquidation est effectuée dans les conditions les plus faciles.

Nous avons d'ailleurs en main, depuis quarante-huit heures, un nouveau document dont la lecture contribuera beaucoup à calmer les esprits. C'est le texte du mémorandum de la conférence de Bloemfontein, télégraphié par sir Alfred Milner. On comprend maintenant comment l'impression au Sud de l'Afrique a été ébranlée. Evidemment, sir Alfred Milner dit bien qu'on n'est pas tombé d'accord ; mais sur beaucoup de points, les divergences de vues sont minimes, et, dans tous les cas, la courtoisie de la discussion et de la séparation n'a jamais pu faire craindre la rupture qu'une partie de la presse anglaise affectait de croire imminente. Cette conférence, qu'on s'est tant hâté de condamner, paraît donc au contraire le commencement d'une ère d'apaisement.

Presque en même temps, nous recevons les chiffres du rendement total du district du Witwatersrand en mai. Il dépasse tous ceux des mois précédents et s'élève à 444,933 onces, représentant une valeur d'environ 29 millions de francs. Par conséquent, pendant que la politique s'agit, l'industrie minière continue à prospérer et, en présence de ces résultats, jamais la spéculation ne réussira à faire lâcher prise aux porteurs de titres.

Nous signalons à ces derniers les occasions que la récente baisse leur offre : *Crown Reef*, 54 1/2 fr. (428 fr. 57) ; *East Deep*, 40 fr. 3/8 (324 fr. 55) ; *Golden Deep*, 285 fr. ; *Treasury*, à 438 fr. et la *Village Main Reef* fait preuve d'une tenue remarquable pendant la crise, et elle se retrouve presque à son plus haut cours.

Parmi les valeurs spéculatives, la *Rand Mines* remonte de 25 francs, et la *Modderfontein* de 3/4 de livre sterling.

Henry Dupont.

COURRIER DES THÉÂTRES

Ce soir, aux Folies-Dramatiques, répétition générale de *Madame Pistache*, paroles de M. Jules Méry, musique de M. Eugène Pichon.

Demain, première représentation.

La Comédie-Française donnera jeudi, avec *Gringoire*, les *Deux Femmes de Saint-Cyr*, de Dumas père, et samedi, le *Marquis de Villemer*, de George Sand.

Le Comité de lecture de la Comédie n'a pas eu de séance, on ne jouera que des œuvres italiennes. La saison ouvrira avec un opéra du maestro Galletti, *Antonia*, œuvre entièrement inconnue, mais dont les amis du compositeur disent merveille.

Il a été question de monter d'abord *la Tosca* ; mais il paraît que M. Ricciardi préfère que l'œuvre de M. Puccini subisse le feu de la rampe devant le public de Rome avant de la soumettre au jugement des spectateurs parisiens dont on connaît la sévérité. M. Mascagni et d'autres en savent quelque chose.

La saison qui vient d'être close n'a pas été fructueuse : 700 000 francs de recettes et 900 000 francs de dépenses. Les 200 000 francs de déficit ont été couverts ainsi : 75 000 par le duc de Vintimille, 25 000 par des particuliers milanaï, et 100 000 par la nouvelle direction qui a été, on le sait, fondée au capital de 300 000 francs, destinées, en cas de besoin, à être sacrifiées, durant les trois premières années de l'exercice, au relèvement de la Scala.

On a conservé : Anjou d'aujourd'hui, à une heure, examen des classes de composition musicale de MM. Leneveu, Widmer, et Faure.

Voici les résultats des examens d'opéra qui ont eu lieu hier. On admet à concourir : Classe de M. Girardot : MM. Ridze, Baer, Roussellière ; Mlle Sory, Hatto et Kerych. Classe de M. Melchissédec : MM. Radier, Rigaux, Azéma, Bourbon ; Mlle Caux et Charles.

L'Odéon, faisant sa clôture annuelle mardi prochain, 20 juin, annonce les dernières représentations de *Maître L'Amant* et spirituelle comédie de M. Carré et Billaud.

n'aura donc plus que neuf représentations, y compris la matinée de dimanche prochain.

Les ouvriers de la Ville ont commencé hier au théâtre Sarah-Bernhardt les travaux de réfection de la scène et de la salle qui vont durer près de quatre mois.

On sait que par son traité, les détails somptueux, tentures, tapis, etc., sont à la charge de la grande artiste, laquelle a déjà donné des ordres en conséquence aux tapissiers, ce qui nous promet des merveilles de goût pour la réouverture. Celle-ci aura vraisemblablement lieu dans le courant de décembre, après la grande tournée qui va mener Mme Sarah Bernhardt jusqu'à Constantinople.

Des diverses reprises qu'on fait, au Théâtre lyrique de la Renaissance, MM. Millaud frères, *Si j'étais roi* sera, sans nul doute, la plus fructueuse. La pièce est amusante, la musique agréable, l'interprétation excellente et une exécution après laquelle on ne peut que louer M. Leprestre jeune et chante avec chaleur le rôle de Zéphiro. Celui du Roi permet à Soulaïrois de faire valoir sa voix onctueuse et un style irréprochable ; les couplets à boire du second acte sont célèbres. La légèreté de vocalisation de M. Leprestre lui a mérité une ovation après chacun de ses morceaux. Mlle Lehey est très gracieuse dans le personnage de Zélide.

Si j'étais roi, monté de la sorte, ne peut manquer d'attirer la foule à la Renaissance.

Pour prendre date : M. Roussellière vient de terminer un petit bouffon satirique en 5 actes et 8 tableaux, intitulé : *Gribouille*, dont Claude Terrasse écrit la musique.

Cet ouvrage est destiné à un nouveau théâtre important qui ouvrira en octobre.

Jeudi 15 juin, à trois heures de l'après-midi, au Père-Lachaise, aura lieu l'inauguration du monument élevé à Jules Jary par ses amis. Quelques paroles seront prononcées par M. Octave Pradels, au nom des chansonniers ; par M. Georges Montorgueil, au nom de la presse artistique, et par M. Jules Pacha, au nom des artistes lyriques.

D'Evian-les-Bains : « Le 15 juin avance à grands pas. C'est le jour où le coup de baguette du maestro Miranne ouvrira officiellement la saison artistique de 1899 sur la terrasse de l'Établissement thermal Cachat.

Cuivres, violons et bois attendent impatiemment ce signal, réclament les premiers visiteurs qui nous arrivent tous les jours.

« La saison 1899 s'annonce comme exceptionnellement brillante.

De Florence : « Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

« Le duc de Massari vient d'épouser la fille du duc de Villarsosa.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui : A la Bodinière, à 4 h. 1/2 : Conférence de M. Hippolyte Buffenoir : la Chanson et les œuvres des poètes chansonniers Hey-Niger et Henri Bréville ; 1^{re} représentation de la *Fuite de Pierrette*. A 9 heures du soir : Soirée donnée par Mme Blanche Mony-Deila, professeur de chant, avec les concours de Mmes Louise Balthy, Myriam Férat, Franck, de Merengo et Nina Varney.

Au programme : M. Coquelin cadet, L. Planet, Maurice Claudius et Mlle Lucile Delcourt. Gavotte dansée par Mlle Madeleine Morlay, de l'Opéra. A la Chabrière, fantaisie militaire, jouée par Mlle L. Balthy et M. Forzy.

A 9 h. 1/2, aux Mathurins, dernière représentation de la *Marche à l'étoile*. Demain mercredi, première représentation de *La gare comme à la gare*, revue fantaisiste de MM. Alphonse Allais et Albert René.

Charmant coup d'œil avant-hier soir à Marigny, où l'on fêtait gaiement le Grand Prix. Des loges splendides fleuries, d'où les plus jolies spectatrices s'unissaient pour applaudir Schéhérazade, la Javanaise idéale, ainsi que les six merveilleux acrobates qui composent la famille Kreino.

Joignez à tout cela l'agrément d'un verre de champagne sur la fraîche terrasse et vous comprendrez que Marigny soit le paradis des Parisiens.

Le succès de la fête de nuit du Jardin de Paris, le soir du Grand Prix, a dépassé toutes les prévisions. Par la foule joyeuse qui s'y trouvait réunie, cette fête a été un triomphe de gaieté et d'élégance.

Alors que les grandes chaleurs contraignent les musiciens parisiens à fermer leurs portes, l'Olympia continue à tenir bon, grâce à l'ampleur de son immense salle adroitement ventilée par un système perfectionné qui lui permet de braver les plus fortes chaleurs.

Intérim.

La Vie Sportive

LE TURF

NOTES SUR SAINT-OUEN

La piste, abondamment arrosée et bien reposée, est, paraît-il, en excellent état. Dans le prix de la Seine, je verrais Rouge Daim et Boudha ; dans le prix du Bocle, Marabout et Irix ; dans le prix de la Vierge, Bassam et Le Peruchet ; dans le prix de la Charente, Palmier et Master ; dans le prix Louth, Fox et Times.

COURSES A AUTEUIL

Réunion paisible au lendemain du Grand Prix, et qui ne manquait pas d'un certain charme car l'après-midi a été superbe. Le prix Richard Hennessy est revenu à Fragoletto qui l'a gagné aussi facilement qu'il avait gagné vendredi le prix des Drags. Ces deux victoires faciles font doublement regretter que le cheval de M. Liénart ne soit dérobé dans le Grand Steeple-Chase ; dans la forme où il se trouve actuellement, il eût sûrement figuré à côté de Tancard.

La sécheresse continue à faire des victimes : Météore, Chevilly, Peu de Chose sont rentrés boiteux ; Jongleur et Boulaq très éprouvés.

L'écureur Liénart a remporté une seconde victoire avec Incroyable dans le prix Reugny. Sans la dérobade d'Illuminé dans le prix des Tilleuls, elle aurait peut-être fait la passe de Tancard.

Le prix Magnolia, 3 000 fr., 3 500 mètres, a été pour Kabyle (10/1), à M. L. Bariller (A. Fini), battant Jongleur, au vicomte de Buisseret (Faiers), et Météore, à M. G. Ledat (Rich).

Météore, Roussette et Boulaq partaient devant les autres en peloton. A la rivière Trouble-Fête tombait. Après le brook Jongleur rejoignait Roussette et Météore. Kabyle suivait devant les autres battus. Météore se détachait après le bull-finch et semblait gagner, quand Kabyle venait, après la dernière haie, pour l'emporter d'une longueur et demie sur Jongleur. Météore troisième à ce même intervalle.

Pari mutuel à 40 fr. : 143 fr. 50. Placés : Kabyle, 23 fr. 50 ; Jongleur, 45 fr. ; Météore, 49 fr. 50.

Le prix des Bruyères, 4 000 fr., 2 800 m., a été pour Fend l'Air (6/1), à M. C. Cunningham (J. Clay), battant Sombrun, à M. P. Dervillé (Alb. Johnson), et Ovation, à M. Gaston Dreyfus (C. Reeves).

Ovation, Danube et Fend l'Air partaient devant Sombrun et Sylvain. Après les tribunes Danube était battu. Fend l'Air se détachait entre les tournants devant Ovation et Sombrun ; ce dernier faisait une faute à la dernière haie, pour l'emporter d'une longueur et demie sur Jongleur. Météore troisième à ce même intervalle.

Pari mutuel à 40 fr. : 55 fr. 50. Placés : Fend l'Air, 24 fr. 50 ; Sombrun, 23 fr. 50.

Le prix Richard Hennessy, 45 000 fr., 5 000 m., a été pour Fragoletto (16/10), à M. Ch. Liénart (Faiers), battant Tournay, à M. J. Desbrosses (de Brown), et Gouverneur, à M. Alb. Menier (West).

Séline a mené devant Tournay, Chevilly, Strada, Gouverneur, Peu de Chose et Fragoletto. Avant la rivière Gouverneur, Tournay et Chevilly étaient en ligne devant Strada, Peu de Chose, Séline et Fragoletto. Après la rivière du Trou, Fragoletto rejoignait les leaders, entra premier dans la ligne droite pour l'emporter de quatre longueurs sur Tournay. Gouverneur troisième de deux longueurs.

Pari mutuel à 40 fr. : 29 fr. 50. Placés : Fragoletto, 22 fr. ; Tournay, 26 fr. 50.

Le prix des Tilleuls, 8 000 fr., 3 200 m., a été pour Magy (7/2), à M. F. Baranger (Collier), battant Gauffridi, à M. I. Wysocki (Albert Johnson), et Manon, à M. E. Fischhof (Baudin).

Illuminé partait devant les autres en peloton. Balances tombait à la première haie. En face Gauffridi et Manon, ensemble, galo-paient devant Illuminé et Magy à quelques longueurs. Illuminé se dérobait à l'entrée de la ligne droite. Magy venait sur Gauffridi avant le premier tournant et a continué de le porter de quatre longueurs sur Tournay. Gouverneur troisième de deux longueurs.

Pari mutuel à 40 fr. : 59 fr. 50. Placés : Magy, 28 fr. 50 ; Gauffridi, 28 fr. 50.

Le prix Reugny, 5 000 fr., 3 400 mètres, a été pour Incroyable (5/4), à M. Ch. Liénart (Faiers), battant Pilule, à M. Fauquet Le-maitre (Brooks), et Glamis, à M. E. Arché-douan (F.).

Tous les concurrents sont restés groupés jusqu'à brook où Incroyable et Glamis menaient devant Sweetbread, Balancelle et Pilule. Entre les tournants Balancelle et Sweetbread étaient battus. Incroyable sautait la dernière haie devant Pilule et Glamis et l'emportait d'une longueur et demie sur Pilule. Glamis troisième à une tête.

Pari mutuel à 40 fr. : 51 fr. 50. Placés : Incroyable, 42 fr. ; Pilule, 43 fr. 50.

Le prix de Chancelade, 4 000 fr., 3 400 m., a été pour Serpente (9/4), à M. E. Fischhof (Baudin), battant Fénelon II, à M. Alb. Menier (West), et Austerlitz, au baron Finot (Baudin).

Austerlitz a mené devant Orizaba, Fénelon II et Serpente. Austerlitz, Orizaba passaient ensemble la rivière du huit devant Fénelon II et Serpente. Entre les tournants Serpente se rapprochait, sautait la dernière haie devant Orizaba et Fénelon II, et l'emportait d'une longueur sur ce dernier qui enlevait d'une encolure la deuxième place à Orizaba.

Pari mutuel à 40 fr. : 33 fr. Placés : Serpente, 23 fr. 50 ; Fénelon II, 23 fr.

Robert Milton.

YACHTING

DÉCISION INTERESSANTE

Le Comité de la coupe d'Hélégoland, composé de M. le marquis d'Ormonde, lord Colville de Culross, sir Edward Sullivan, lord Lonsdale, lord Juverlyde, M. Richard Allan, amiral Eisdenecher, professeur Busley, baron de Senden Bibras, sir Edward Birbeck, Dixon-Kemp, a pris, au sujet du yacht *Satanita*, appartenant à sir Maurice Fitzgerald, une décision d'une réelle importance. Après examen et discussion le Comité n'a pas jugé que *Satanita* fut un cruiser dans l'acceptation du mot, et il a refusé de l'inscrire parmi les yachts qui prendront part, le 19 juin prochain, à la course entre Douvres et Helligoland pour la coupe offerte par l'empereur d'Allemagne.

Les acheteurs français se sont montrés plus accommodants et ont permis à *Satanita* d'être un cruiser dans l'acceptation du mot, et il a refusé de l'inscrire parmi les yachts qui prendront part, le 19 juin prochain, à la course entre Douvres et Helligoland pour la coupe offerte par l'empereur d'Allemagne.

Le Comité du Comité de la Coupe d'Hélégoland fera sans doute autorité. Il n'est que juste que les propriétaires de croiseurs voient leurs intérêts défendus.

Jib Topsail.

LA FÊTE DES TUILERIES

C'était réellement un cadre unique que ce jardin des Tuileries où s'est tenue hier la première des fêtes organisées par la Société des fêtes de Paris. L'Automobile-Club de France, qui en avait arrêté le programme, peut être fier du succès qu'il a obtenu, succès qui, venant, en outre, de la part de la foule officielle, montre sa puissance et témoigne du dévouement des organisateurs.

Les jeux d'adresse par lesquels débutait la journée ont mis en ligne cinq voitures et trois triocycles. Armés d'une lance ou d'une épée de bois doré, leurs conducteurs se sont ingénies à happer au passage des hautes acrobates, les hommes à terre, les femmes à hauteur d'homme. Puis, trois chauffeurs conduisant des voitures Decauville ont, sans descendre, ramassé des mouchoirs jetés à terre ; épreuve difficile et très applaudie.

M. Jenatton a ensuite piloté une voiture électrique à une allure de 50 kilomètres à l'heure devant un public enthousiaste ; puis divers chauffeurs ont dirigé avec une incomparable maîtrise leur voiture à travers les obstacles semés sur leur route, bonnes d'enfants, facteurs, soldats, piétons de toute sorte, pas en chair et en os, mais peints sur des planches de zinc. Ces obstacles avaient été prêtés par la Compagnie des Petites Voitures qui les emploie dans son école d'apprentissage de conducteurs mécaniciens.

Enfin, à la suite de ces épreuves, les adversaires dans la course de motocycles, et les voitures fleuries sont venues défilant devant les tribunes. Ravissement des conducteurs, presque toutes ont soulevé l'admiration sur leur passage ; nous citerons les voitures Decauville conduites par deux charmants enfants, le phare électrique de M. Jules Tarront, orné de palmiers, feuillage, roses et lilas ; M. de Morhon, dans une voiture joliment décorée de pivoines ; M. Trouette, dans un break tapissé de roses ; M. de Lucinski, avec une voiture tout enroulée ; M. Chérié et Léonard, sur des motocycles ornés d'œillets, de roses et de pivoines ; la voiture de la Maison du soldat, et les voitures de MM. Vint, More, Mathieu, Krieger, Henry, etc., etc.

Après ce défilé, bataille de fleurs fort animée ; puis les spectateurs, au nombre de plusieurs milliers, se sont dirigés vers le parc acrobatique.

C'est dans la partie laissée libre entre le bassin et l'entrée de la place de la Concorde que l'Automobile-Club et la Société acrobatique avaient établi l'implantement nécessaire pour le gonflement des aérostats. A cinq heures, les concurrents qui vont prendre part à la course des aérostats inspectent les six ballons qui oscillent sous une brise légère.

Le *Volga*, cubant 4 000 mètres, monté par Mme Savary et MM. Delattre et Perrette, s'élève le premier dans les airs dans une magnifique ascension ; les passagers jettent des fleurs à pleines mains ; le vent est au Sud.

Puis c'est le tour du *Malgache*, avec ses 750 mètres cubes, monté par MM. de la Valtelle et Ballif ; ensuite l'*Aéro-Club*, de 650 mètres, emporté le comte Castillon de Saint-Victor ; l'*Alcor*, le benjamin du groupe, qui ne cube que 320 mètres, part avec M. Hérent ; l'*Alcor*, le plus grand de la bande, emporte un contraste amusant — M. de Santos Dumont, le plus léger des aérostats. Enfin le *Centaure*, tout flamant neuf, part le dernier à la poursuite des autres concurrents ; il est accompagné de petits ballonnets qui vont servir aux passagers, MM. le comte de la Vaulx et M. Mallet, pour renouveler en route leur provision de gaz.

La fête est finie : piétons, cyclistes, chauffeurs, lentement le jardin des Tuileries, s'entretenant de la réouverture de l'Automobile-Club ou de la chute du ministère, et jetant un dernier coup d'œil aux fleurs qui jonchent la terre.

Paul Moyan.

PETITES NOUVELLES

Automobile. — La course organisée par l'Automobile-Club de Marseille, d'Aubagne à Aix, s'est disputée en une seule étape.

Six voitures et quatre motocycles se sont mis en ligne ; voici les résultats : 1^{er}, Vint, en 2 h. 11' 21" ; 2^e, Méry, en 2 h. 35' ; 3^e, Vuccina.

Motocycles : 1^{er}, Bourret, 1 h. 51' 55" ; 2^e, Camoin. Les automobiles Mors ont des qualités de résistante et de facilité d'entretien qui les font préférer par beaucoup de chauffeurs aux voitures les plus puissantes. Les ateliers de la rue du Théâtre, à Grenelle, sont du reste débordés de commandes qui nous arrivent de tous les pays où la nouvelle locomotion est en faveur.

— De toutes les voitures qui ont paru sur le marché, les plus élégantes sont certainement les voitures Vint. La carrosserie de ces voitures n'est pas seulement de satisfaire immédiatement toutes les commandes qui lui sont faites pour le modèle à une place ou celui à deux places.

La course organisée à Spa par l'Automobile Club de Belgique du 1^{er} au 8 juillet, promet d'être un succès. Aux inscriptions précédentes, nous avons enregistré celles des plus vaillants coureurs français.

Les coureurs belges de Belgique viennent, en effet, de recevoir les engagements de MM. Charon, de Kyff, Chambard, Pinson, etc.

Notre compatriote Jenatton pilotera sa célèbre voiture électrique « La Jument contente ».

Bassi, la course de vitesse qui aura lieu sur 181 kilomètres, le 4 juillet, promet-elle d'être des plus intéressantes.

Vélocipédie. — Nous voici dans la grande semaine. Les engagements pour le Grand Prix et les diverses épreuves ont été clos samedi soir. Le champ du Grand Prix est tel que l'on peut prédire, dès maintenant, à la plus grande manifestation sportive de l'année, un succès sans précédent.

Pour donner une idée de l'importance qu'attachent les coureurs aux diverses épreuves du Grand Prix, nous ne pourrions faire mieux que de donner la course de 50 kilomètres qui a réuni le nombre, absolument incroyable pour ces sortes d'épreuves, de treize engagements. Jamais une course de fond n'avait mis en ligne un tel nombre de

